

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon SAVARY

M. Henri Laeser, journaliste

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 137-140

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Un ami de l'Abbaye et du Valais

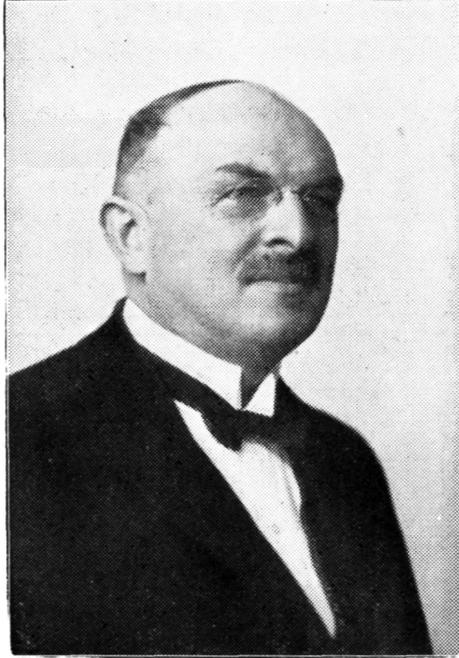
† M. Henri Laeser, journaliste

C'est avec une douloureuse surprise que les journalistes suisses ont appris, le 12 avril, le décès subit de M. Henri Laeser, un de leurs confrères les plus estimés et appréciés. Notre ami avait encore fait, le matin même, une de ces causeries riches de substance et de verve malicieuse, où il excellait. Il avait paisiblement déjeuné à son domicile, et c'est après son repas que l'apoplexie le terrassa. Rien ne permettait de s'attendre à cette fin si brusque. Il est vrai que M. Laeser avait été victime, en 1939, d'un fâcheux accident, qui avait ébranlé sa solide constitution. Mais nous l'avions revu plusieurs fois depuis lors, et nous avions l'impression qu'il était complètement rétabli.

Le défunt a joué dans notre pays un rôle utile et discret. Et après avoir rappelé quelques-uns des principaux faits de sa vie, nous voudrions insister surtout ici sur ses relations avec le monde catholique romand.

Né le 26 octobre 1879 à Cossonay, Henri Laeser fit ses études au gymnase de Soleure, puis à l'université de Lausanne, où il fut un membre fervent de la société de Belles-Lettres.

Il fréquenta encore les universités de Florence et de Berlin, et, titulaire de la licence en droit, s'orienta vers le journalisme, de préférence au barreau, pour lequel il aurait eu également des aptitudes.



Mais, chose assez rare chez nous, il ne fut jamais rédacteur attitré à un journal. La *Revue* le compta de bonne heure parmi ses collaborateurs réguliers, d'autres journaux purent aussi compter sur ses articles bien pensés et soigneusement écrits, très variés par l'inspiration et la forme. Toutefois, son humeur vagabonde ne pouvait se plier à la discipline et à la sujétion parfois pénible qu'exige la besogne quotidienne du bureau, ce que nous appelons familièrement la « cuisine ».

Laeser était donc resté journaliste libre. Il gagnait d'ailleurs bien sa vie ; il se montrait exact pour la livraison de sa copie ; il travaillait beaucoup, mais il gardait son indépendance totale et, au gré de son envie, il pouvait

partir en voyage quand cela lui plaisait et choisir le moment de la journée où il lui plaisait d'écrire.

Il eut une carrière politique, comme conseiller communal de la ville de Lausanne, comme député au Grand Conseil. Il fit partie du comité central de l'Association de la presse suisse et présidait l'Association de la presse vaudoise avec distinction.

C'était un fin connaisseur de nos usages et traditions helvétiques et de la vie des cantons. Nous n'avons connu aucun autre citoyen qui eût assisté, comme lui, à des séances de tous les Grands Conseils et de toutes les *landsgemeinde*. L'histoire suisse vivait pour lui comme une personne et se prolongeait jusqu'à nous, en une série de pittoresques images, depuis le fond du moyen âge. On pouvait l'interroger sur n'importe quel point touchant aux coutumes, à la législation, au folklore, on était sûr de recevoir une réponse précise et pertinente. Sa mémoire était véritablement prodigieuse, et l'on peut affirmer que tout détail intéressant qui s'y était une fois inscrit ne s'en effaçait plus jamais. Aussi sa conversation avait-elle un charme rare, car l'érudition s'y trouvait rehaussée d'une pointe de malice, et d'un humour de la meilleure qualité.

Mais tout cela, d'autres l'ont dit, aussi bien ou mieux que nous. Le point sur lequel nous voudrions appuyer, dans les *Echos*, c'est l'amitié et la bienveillance d'Henri Laeser pour le catholicisme. Quoique Vaudois d'adoption, il était originaire d'Argovie, un des cantons où le *Kulturkampf* a sévi le plus violemment. Sa nature aimable, conciliante, pacifique le détournait absolument de toute intolérance. Il déplorait sincèrement les fâcheux et terribles malentendus qui mirent aux prises nos pères, et il disait que tout devait être fait pour éviter le retour de pareilles luttes, douloureuses et stériles. La paix confessionnelle n'eut pas de partisan plus fidèle. Il y collabora constamment, au long de sa carrière, sans éclat ni ostentation, mais avec un dévouement sincère. Il aimait à servir, en quelque sorte, de trait d'union entre ses concitoyens de religion différente, à les aider à mieux se comprendre.

Une sympathie instinctive l'attirait vers nous. Il avait un goût très marqué pour les cérémonies catholiques, dont il sentait profondément la beauté. Que de fois nous l'avons

entendu dire son admiration pour la liturgie, après un office solennel auquel il avait assisté, comme journaliste mais aussi comme ami de nos paroisses ou de nos monastères. Au cours de ses séjours en Valais, pendant ses vacances, il ne manquait jamais d'assister à la messe. Et l'une de ses grandes joies était de prendre part à quelque fête, principalement à St-Maurice, dont il était, on peut le dire, un vieil habitué. Nous nous y sommes souvent trouvés ensemble, avec M. Charles Haegler, notre confrère vénéré et très cher. Laeser posait de nombreuses questions sur telle ou telle particularité des rites. Il ne tarissait pas d'éloges sur le chant grégorien, qui l'émouvait. Le *Te Deum*, notamment, avait le don de l'enthousiasmer. Pendant que se déroulaient les périodes splendides de cette hymne incomparable, son regard, à l'ordinaire un peu moqueur et sceptique, s'embaïait derrière le lorgnon.

Henri Laeser entretenait des relations régulières avec plusieurs prêtres. « Que voulez-vous ? me disait-il un jour, je me sens à l'aise parmi les curés ! » Il ajoutait plaisamment : « C'est peut-être parce que, comme eux, je suis célibataire. » Mais on savait bien que telle n'était pas la vraie raison de cette sympathie. Ayant étudié l'histoire, il s'était rendu compte de tout ce que notre pays doit à l'Eglise. Ayant le respect et l'amour de l'humanisme, il était reconnaissant à nos institutions ecclésiastiques de conserver et d'enrichir ce patrimoine sacré. Ayant gardé la foi chrétienne, il souhaitait la collaboration de toutes les bonnes volontés pour que la Suisse demeurât toujours fidèle à son grand passé.

Nous l'avons toujours vu souriant. Pourtant, il a souffert aussi. Celui qui écrit ces lignes le sait, ayant eu l'honneur de ses confidences. Mais il sut souffrir avec une parfaite élégance, sans plainte vaine, sans récrimination, sans rien de théâtral. L'ironie apparente n'était chez lui qu'une façade, peut-être un moyen de défense. La sensibilité était là, tout près, comme ces trésors inconnus, dont l'on n'est séparé que par une légère paroi.

Voici entré dans l'éternité cet homme excellent, doué des plus beaux dons, et qui sut en faire louable usage. Que de la Royale Abbaye d'Agaune monte vers le ciel une petite prière, pour le repos de cette âme en laquelle il n'y avait point de fraude !

Léon SAVARY